

## I. « UN CERTAIN CHRISTOS, QUE LE PROCURATEUR PONCE PILATE AVAIT LIVRÉ AU SUPPLICE » <sup>(1)</sup>

### INTRODUCTION

« Jésus Christ » n'est pas un nom composé, comme par exemple Jean Dupont, mais c'est le condensé d'une confession de foi, qui signifie : « Jésus est le Christ ». Cette confession est elle-même le condensé du noyau de la foi chrétienne, et la christologie n'est rien d'autre que l'interprétation théologique de cette équation « Jésus = le Christ ». Propos banal apparemment, tant cela paraît relever du bien connu; propos énorme cependant, qui résume toute l'« audace » de l'affirmation chrétienne et en constitue le vrai scandale : l'universel s'est révélé dans le particulier; l'absolu s'est manifesté dans le contingent. « Scandale pour les Juifs folie pour les païens » (1 Co 1,23), diagnostiquait déjà saint Paul.

*Jèsous*, Jésus, est en effet le nom propre d'un homme de notre histoire. Sans doute ce nom a-t-il une signification symbolique et dit-il déjà quelque chose sur l'être profond de celui qui le porte : *Jeshoua*, forme tardive pour *Jehoshoua*, Josué, c'est-à-dire « Yahvé sauve ». Cependant le Nouveau Testament ne fait pas réellement fonctionner ce prénom comme un titre <sup>(2)</sup> : il désigne avant tout le nom personnel d'un homme qui a vécu en Palestine, il y a deux mille ans environ. L'homme Jésus, c'est-à-dire un homme parmi d'autres. Un homme inséré dans une culture et une histoire. Cette histoire n'a rien d'un mythe, puisqu'elle peut être située avec une réelle précision dans l'espace et le temps :

Or, en ce temps-là, parut un décret de César Auguste pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque où Quirinius était gouverneur de Syrie. Tous allaient se faire recenser, chacun dans sa propre ville; Joseph aussi monta de la ville de Nazareth en Galilée à la ville de David qui s'appelle Bethléem en Judée... (Lc 2,1-4)

L'an quinze du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de Galilée, Philippe son frère tétrarque du pays d'Iturée et de Trachonitide, et Lysanias tétrarque d'Abilène, sous le sacerdoce de Hanne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean fils de Zacharie... (Lc 3,1-2)

Par contre, pour le nom de « Christ », c'est tout autre chose : c'est la désignation d'une fonction, qui est aussi un titre. *Christos* est la traduction grecque de l'hébreu *mashiah*, c'est-à-dire Messie. Le Messie, c'est au départ l'« Oint de Yahvé », soit qu'il soit roi, prêtre ou prophète. Mais rapidement les diverses traditions de l'Ancien Testament ont cristallisé autour de ce « Oint » leur attente d'un futur magnifique, en indiquant le programme du Roi messianique qui doit venir pour libérer définitivement le peuple au « Jour de Yahvé ». Et il y a là un paradoxe qu'il faudra élucider : la première génération chrétienne va exalter un titre que Jésus a refusé de porter pratiquement jusqu'au bout de sa vie.

Entre le nom *Jésus* — l'homme particulier immergé dans l'histoire humaine — et le titre *Christ* — porteur d'une espérance d'avenir universel et inter-temporelle —, la distance est immense. Elle est franchie dans la confession de foi chrétienne par la simple copule du verbe *être* : Jésus *est* le Christ. Ce mot en trois lettres relie un homme particulier avec le sauveur de la tradition biblique à visée universelle. Il est d'ailleurs hautement significatif que dans le Nouveau Testament déjà, la confession « Jésus est le Christ » se soit contractée en « Jésus-

<sup>1</sup> TACITE, *Annales*.

<sup>2</sup> La seule exception reflète bien la relecture théologique de saint Matthieu : Mt 1,21 décrivant l'ordre donné par l'ange à Joseph : « tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés ».

Christ ». Le verbe « *est* » devient un simple trait d'union, et la confession de foi est devenue un nom composé.

#### APPRENDRE DE DIEU LUI-MÊME QUI IL EST

Regardons de plus près la première confession de foi chrétienne : « Jésus est le Christ ». D'un point de vue grammatical il s'agit d'une proposition *prédicative*, c'est-à-dire une proposition qui relie un sujet à un prédicat. On connaît le sujet, mais on ne le connaît pas trop ; le prédicat vient alors « attribuer » le sujet (c'est-à-dire on vient lui ajouter un attribut).<sup>(3)</sup> Ainsi la proposition « Jésus et le Christ » suppose qu'on sache ce qu'est un Christ, suite à quoi on attribue ce titre à Jésus. Hélas !!! Car en bonne logique c'est l'inverse qu'il faudrait dire : « le Christ est Jésus » ou « le fils de Dieu est Jésus ». De fait, je ne sais pas trop ce qu'est un fils de Dieu, ni un Christ-messie... Par contre, je puis rassembler des informations sur l'homme historique « Jésus ». Je puis, grâce à l'histoire, me faire une opinion sur ce Jésus. Dans ce cas, Jésus vient alors « attribuer » le sujet « Christ » ou « fils de Dieu ». En d'autres termes, affirmer que « le Christ est Jésus » implique de faire grand cas de l'histoire, car il faut nous déplacer dans le temps et dans l'espace pour cerner un araméen dont la vie et les dits attribueront un contenu aux catégories *filis de Dieu* et *messie*.

Nous ne savons pas *d'avance* qui est Dieu, sous peine de manquer sa véritable « personnalité » communiquée par « révélation » précisément, et non par déduction. Pour connaître le Dieu de la Bible, il faut d'abord écouter, car ce Dieu-là parle ... C'est une mauvaise habitude en théologie de couper la parole à la Parole, avant même que celle-ci ait fini de s'exprimer ; on greffe alors ses propres préjugés sur tel ou tel passage biblique, en accueillant des principes qui, à l'homme, semblent des évidences alors qu'ils n'en sont pas au regard de la Parole de Dieu. Ce sont souvent des représentations que l'homme construit concernant la perfection divine, et que l'on fait dériver sur le Christ, mais qui n'ont pas leur source dans ce que Dieu nous révèle de lui-même. Ce seront par exemple les théories sur l'impassibilité de Dieu en face de la souffrance, sur les formes du savoir omniscient de Jésus, sur sa faculté de prévoir exactement l'avenir, etc.

Beaucoup de chrétiens se font de l'**humanité du Christ une idée assez pauvre**. Ils croient, bien sûr, à la nature humaine de Jésus. Mais soucieux avant tout de sauvegarder sa divinité, ils craignent de porter ombrage à celle-ci en accordant trop à son humanité. Puisqu'il est Dieu, il ne peut être que parfait et accompli, à tous points de vue, dès les débuts de sa vie. Il sait tout d'avance. Autrement dit, il domine son destin avec grandeur — une grandeur divine — et il se *prête* aux abaissements de son incarnation et de sa passion. A la limite, son humanité ne serait qu'un *vêtement d'emprunt* dont Dieu s'est servi pour venir jusqu'à nous et vivre au milieu de nous ; cette humanité-là ne ressemble donc pas vraiment à la nôtre.

Il faut reconnaître qu'au cours des siècles, la plupart des théologiens ont brouillé les cartes. Ils ont enseigné que Jésus, dès sa vie terrestre, bénéficiait de la **vision béatifique** de Dieu : il voyait Dieu dans une vision face à face, d'une manière constante. Même au moment de son abandon sur la croix, il continuait de voir Dieu, pensaient-ils, à la *fine pointe de l'âme*. Parce que cet enseignement a prévalu depuis des siècles — et vaut encore pour une série de théologiens contemporains —, parce que nul n'a le droit de revendiquer un titre de propriété sur le secret d'autrui — fût-il Dieu —, on ne peut traiter qu'avec un grand respect ceux et celles qui considèrent la vision (béatifique) permanente par Jésus de son Père comme une exigence intrinsèque de sa filiation divine (unique). Ce point de vue comporte toutefois deux points faibles importants, qui ne nous intéressent pas tellement en tant que « failles » mais pour la part de vérité sur la personne même du Seigneur qu'elles permettent de mettre au jour.

<sup>3</sup> Exemple : Joseph est menuisier. On connaissait Joseph, mais on apprend maintenant qu'il est menuisier ; par conséquent Joseph est désormais mieux connu, puisqu'un menuisier on sait ce que c'est.

- 1°. La relation de Jésus à Dieu, telle qu'elle apparaît dans les évangiles, ne nous est pas décrite comme un face à face, mais bien plutôt comme l'expérience de la paternité de Dieu, ce qui n'est pas la même chose. Il s'agit en fait d'une **conscience filiale** particulièrement affinée et développée.
- 2°. En accordant à Jésus la vision béatifique de Dieu dès ici-bas, cet enseignement court le danger de sortir Jésus de la condition humaine, il le met au-dessus de notre temporalité et le place déjà dans la gloire. En quelque sorte hors de l'épaisseur de l'histoire. Or, comme nous allons le voir, la relation de Jésus au **temps** constitue un élément tout à fait fondamental de sa personnalité, et donc de sa révélation.

En réalité, celui qu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle on dénomme « le Verbe incarné » était plus caché que ne le montre la lumière des Évangiles. De même certainement que les actions salvifiques de Dieu dans la libération d'Israël étaient plus cachées que ne les décrivent les images glorieuses du livre de l'Exode ou de Josué. Notre humanité, avant d'être pour Jésus un idéal à nous proposer, c'est d'abord une valeur qui existe, en un certain sens, avant lui, avant qu'il ne vienne au monde. Non seulement il reconnaît notre humanité et l'accepte, mais il en est lui-même le fruit et l'enfant. Il y a chez lui, comme chez tout homme, un certain nombre d'attitudes fondamentales, de réactions typiques, de convictions qui viennent du plus profond de soi et qu'on ne songe même pas à justifier parce qu'elles vont sans dire. À commencer par son éveil prononcé à la croissance et à la patience, si admirablement dépeints dans nombre de paraboles sur le Royaume. Une maturation qui est intrinsèquement liée à notre condition humaine. Loin de la court-circuiter par des tentations de toute-puissance, Jésus s'y soumet, aisément et comme naturellement. C'est particulièrement clair pour son enfance, expérience décisive pour un humain, et pourtant si tardivement et si discrètement évoqués dans les Évangiles, du moins dans les évangiles officiels — dits « canoniques » — car on trouve de jolies histoires sur le gentil petit Jésus dans des évangiles apocryphes. <sup>(4)</sup>

Alors qu'il était un enfant âgé de cinq ans, Jésus était en train de jouer près du gué d'un ruisseau, et il faisait couler de l'eau, la dirigeant vers une flaque, afin de la rendre claire. Ensuite, il tira de la vase de l'argile molle et en façonna douze oiseaux. C'était alors le jour du sabbat et beaucoup d'enfants jouaient avec lui. Un Juif le vit en train de faire cela avec les enfants, et il alla vers Joseph son père et accusa Jésus en disant : « Il a fait de la boue et il en a façonné des oiseaux le jour du sabbat où il n'est pas permis de le faire. » ... Mais, l'ayant entendu, Jésus frappa des mains et fit s'envoler les passereaux en disant : « Allez, volez et souvenez-vous de moi, vous qui êtes vivants. » (ch.2)

Lorsque Jésus fut âgé de sept ans, Marie l'envoya puiser de l'eau. Au milieu de la foule, la cruche reçut un coup et se cassa. Et Jésus étendit le manteau dont il était revêtu, le remplit d'eau et l'apporta à sa mère. Et Marie s'étonnait de tout cela et elle gardait dans son cœur ce qu'elle voyait. (ch.11)

Lorsque Joseph vit qu'il était intelligent, il ne voulut pas qu'il demeurât illettré et il l'amena chez un maître. Et le maître lui dit : « Dis " Alpha. " » Puis il ajouta : « Dis " Bêta. " » Et Jésus lui dit : « Dis-moi d'abord ce que c'est qu'alpha, et je te dirai ce que c'est que bêta. » S'étant fâché, le maître le frappa et aussitôt tomba mort. Jésus rentra chez ses parents. Et Joseph, appelant sa mère, lui ordonna de ne pas le laisser sortir de la maison, afin que ceux qui le frappaient ne meurent pas. (ch.13)

#### AUX SOURCES DE L'HISTOIRE DE JÉSUS LE NAZARÉEN

Que savons-nous de Jésus de Nazareth ? Est-il possible de porter à son sujet un jugement historique précis ? Au début du XX<sup>e</sup> siècle fut plusieurs fois avancée la thèse que l'histoire du

<sup>4</sup> Les citations suivantes sont extraites de *L'Histoire de l'enfance de Jésus*, publiée et traduite par Sever J. VOICU, dans F. BOVON - P. GEOLTRAIN P. (dir.), *Écrits apocryphes chrétiens*. T.I. (coll. *Bibliothèque de la Pléiade* 442), Paris, Gallimard, 1998, p. 197-204.

célèbre Nazaréen était un mythe et une légende. Ces thèses sont une absurdité historique. Il ne peut pas y avoir de doute sur le fait que Jésus de Nazareth a vécu en Palestine dans les trois premières décennies de notre ère. La position habituelle situe sa naissance « vers la fin du règne d'Hérode le Grand », lequel mourut au printemps de l'an 4 av.J.-C. Jésus serait alors né vers 7 ou 6 av.J.-C. Sa mort violente, par crucifixion, aurait eu lieu un 14 nisan — jour de la pleine lune de printemps — , ce qui correspond à un vendredi soit en 30 soit en 33, mais plus probablement en 30 (dans ce cas, le 7 avril).

Quelles sont les sources aujourd'hui disponibles pour l'historien ? <sup>(5)</sup> Pour l'Antiquité, les sources sont de divers types : monnaies, inscriptions, constructions mises au jour par l'archéologie, céramique, outils et objets artisanaux, etc. Les plus importantes, et de loin, restent les *sources littéraires*. La connaissance du contexte culturel et historique du I<sup>er</sup> siècle a fait des progrès considérables depuis 60 ans à la suite de nombreuses découvertes archéologiques. Il suffit de faire mention des inestimables richesses documentaires et archéologiques de Qumrân, ainsi que des continuelles mises au jour sur le sol palestinien. <sup>(6)</sup> Mais, sur l'événement-Jésus lui-même, la documentation n'a guère varié depuis longtemps. La première source documentaire reste toujours le Nouveau Testament. La source la plus ancienne est la correspondance de saint Paul, au début des années 50. En fait, cette source est peu rentable au point de vue du Jésus de l'histoire. Le fonds de notre documentation historique provient essentiellement des 4 évangiles canoniques, rédigés entre 80 et 90 <sup>(7)</sup>, celui de Marc datant toutefois des années 65-70 <sup>(8)</sup>. Les autres sources documentaires, romaines <sup>(9)</sup> et juives <sup>(10)</sup>, sans oublier la littérature chrétienne dite apocryphe, présentent un intérêt assez limité.

<sup>5</sup> On trouvera une claire présentation chez J. SCHLOSSER, *Jésus de Nazareth*, Paris, Noesis, 1999, p. 55-77 (2<sup>e</sup> éd. en 2002) ; ou encore Ch. PERROT, *Jésus* (coll. *Que sais-je* 3300), 2<sup>e</sup> éd., Paris, P.U.F., 1998, p. 11-34. Toutefois à la fin de 2017 est parue une grande synthèse des données sur Jésus établies par la recherche historique. Outre une lecture critique des textes, elle propose aussi les regards croisés de philosophes, psychanalystes, écrivains et autres personnalités chrétiennes, juives, musulmanes, athées et agnostiques : J. DORÉ – Chr. PEDOTTI (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, 843 p.

<sup>6</sup> Tel par exemple les récentes fouilles de Jérusalem sur le mont du Temple ; la piscine dont parle Jn 5, 2 retrouvée à Sainte-Anne de Jérusalem ; les cavernes funéraires de Giv'at ha-Mirtav, en 1968, permettant désormais de décrire exactement comment s'opérait une crucifixion avant l'an 70...

<sup>7</sup> On date aujourd'hui le plus souvent la rédaction finale du quatrième évangile entre 90 et 100, même si cette rédaction a connu plusieurs étapes, les premières pouvant remonter aux années 50.

<sup>8</sup> Voir l'état de la question chez C. FOCANT, *La chute de Jérusalem et la datation des évangiles*, dans *Revue théologique de Louvain*, t. 19 (1988), p. 17-37.

<sup>9</sup> Du point de vue d'un historien romain, Jésus de Nazareth et ses disciples n'avaient pas beaucoup d'intérêt... Les auteurs romains anciens n'offrent que des données maigres et par dessus le marché tardives ! Trois écrivains romains, se situant entre 110 et 120, retiennent l'attention quand il s'agit de constituer le dossier des *témoignages païens* concernant Jésus. Mais la documentation recueillie jusqu'ici sur Jésus reste maigre ! Mais les quelques allusions à Jésus sont utiles, dans la mesure où elles situent sa personne à l'époque de Tibère et de Pilate, et où elles confirment son élimination par crucifixion. Dans ses *Annales*, écrites sous l'empereur Trajan, en 116 ou 117, TACITE consacre un passage à l'incendie de la ville de Rome par Néron. L'empereur détourna les suspicions qui pesaient sur lui en rendant les chrétiens responsables de l'incendie. Tacite explique qui sont les chrétiens : ce nom leur vient d'un certain *Christos* que le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice sous le principat de Tibère (TACITE, *Annales* XV, 44, 3). Toujours à propos de Néron, Suétone évoque les chrétiens dans ses *Vies des douze Césars*, vers 120. Il ne mentionne pas le Christ mais les chrétiens ; comme Tacite, il qualifie leur mouvement de « superstition ». Dans sa *Vie de Claude*, le mot Christ apparaît relié aux Juifs expulsés de Rome par l'empereur (SUÉTONE, *Vie de Néron* XVI, 4). Suétone paraît penser que Chrestos vivait à Rome au temps de l'expulsion (49-50), mais il raconte les événements quelque 70 ans plus tard et ne connaît le christianisme que de loin. Il nous reste enfin une lettre de Pline le Jeune, écrite entre 111 et 113, alors que Pline se trouvait alors en Bythinie, comme légat de l'empereur (PLINE LE JEUNE, *Lettre à Trajan* 10, 96). Cette lettre contient quelques intéressantes informations sur les communautés chrétiennes qui, notamment, « ont coutume de se réunir à jour fixe, au petit matin, et de chanter des cantiques au Christ comme à un Dieu ». Aux trois noms qui viennent d'être cités, on peut encore ajouter deux lettres de l'empereur Hadrien, écrites vers 125-133, et une lettre de Mara bar Sérapion, difficile à dater : on y trouve seulement une mention de l'existence du christianisme ou de la mort du « roi sage des juifs ». Voir P.-M. BEAUDE, *Jésus de Nazareth (Bibliothèque d'histoire du Christianisme 5)*, Paris, Desclée, 1983, p. 13.

<sup>10</sup> Les *textes juifs* concernant Jésus ne sont guère plus nombreux, mais certains sont plus anciens. (On consultera avec profit le répertoire dirigé par Hugues COUSIN, *Le monde où vivait Jésus*, Paris, Cerf, 1998. Il s'agit d'une étude suivie

Comme on peut s'en douter, c'est bien le *milieu chrétien* qui offre le plus de textes concernant Jésus. On y distingue la littérature « canonique » et la littérature « non canonique », c'est-à-dire les documents qui ne font pas partie du Nouveau Testament (autrement nommés « apocryphes »).<sup>(11)</sup> Le milieu vivant dans lequel les paroles de Jésus et les récits de ses actions ont été conservés et transmis est celui des communautés chrétiennes primitives.<sup>(12)</sup>

Ainsi donc, notre connaissance de Jésus repose presque entièrement sur des textes chrétiens traversés par la confession de foi pascale. D'où la question bien connue : comment est-il possible de rejoindre Jésus de Nazareth en deçà de l'événement du Golgotha ? Puisque les écrits du Nouveau Testament ont été produits par les premières communautés croyantes et pour elles surtout, jusqu'à quel point peuvent-ils nous livrer une image exacte du Jésus d'avant Pâques ? On ne peut ici faire l'économie des nombreux instruments critiques mis au point par l'historiographie contemporaine pour décrypter le genre littéraire spécifique des récits évangéliques.<sup>(13)</sup> Il en résulte un large consensus sur l'originalité sans précédent de la personnalité de Jésus.

#### AU SERVICE DU RÈGNE DE DIEU

Il est capital de souligner à quel point le thème du « *Règne* » met Dieu lui-même à la source, au cœur et au terme de l'agir de Jésus. Jésus n'a pas placé sa propre personne au centre de son message. « Il ne vient pas d'abord dire qui il est, afin de fonder ainsi la légitimité de sa mission. Le personnage que fut historiquement Jésus n'a certainement pas eu la conviction ni cette prétention exorbitante qu'il avait pour tâche essentielle de révéler au monde qu'il en était le centre unique. »<sup>(14)</sup> Jésus n'est pas venu parler de lui mais de Dieu. Son « projet » est avant tout perçu comme *service de Dieu*, de son Règne et de sa venue.

Pourtant en donnant une place aussi centrale à Dieu dans sa prédication, Jésus manifeste un élément décisif de sa propre identité. Cette polarisation d'une existence entière sur le

---

sur les judaïsmes du I<sup>er</sup> siècle, qui situe la place des Juifs dans l'Empire, avec une présentation de la foi et des pratiques juives. L'originalité de cet ouvrage est d'offrir en bas des pages les pièces principales de la documentation historique aujourd'hui disponible.) Deux passages de l'historien Flavius Josèphe et plusieurs allusions du Talmud en constituent l'essentiel. Flavius Josèphe fut mêlé de très près aux événements de Palestine qui déclenchèrent la guerre des Juifs contre les Romains. Après sa libération de captivité, il devint historiographe attaché à la famille des Flavien. Un de ces textes, dépouillé des additions chrétiennes, semble bien rapporter le témoignage à la fois sympathique et dubitatif de Josèphe. (Pourtant Josèphe aurait au contraire une opinion « anti-chrétienne » selon un bon connaisseur de la littérature intertestamentaire, A. PAUL, *Le judaïsme ancien et la Bible* (coll. *Relais-études* 3), Paris, Desclée, 1987, p. 177.) Mais là encore l'historien juif paraît surtout reprendre ce qu'il entendait dire de Jésus dans les groupes chrétiens de la fin du I<sup>er</sup> siècle. Dans son œuvre, Josèphe ne parle quasiment pas de Jésus ni des chrétiens, hormis deux passages de ses *Antiquités judaïques* (FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XVIII, 63-64 et XX, 200), écrites vers 95. Dans les manuscrits conservés, on pense que le passage le plus intéressant (Livre 18 § 63-64) sur Jésus a été remanié par une main chrétienne (voir A. PELLETIER, *L'originalité du témoignage de Flavius Josèphe sur Jésus*, dans *Recherches de science religieuse*, t. 52 (1964), p. 177-203). En voici la teneur selon une recension courte, plus fiable : « À cette époque-là, il y eut un homme sage, nommé Jésus, dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de Juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui s'étaient faits ses disciples prêchèrent sa doctrine. Ils racontèrent qu'il leur apparut trois jours après sa résurrection et qu'il était vivant. Peut-être était-il le messie au sujet duquel les prophètes avaient dit des prodiges. »

<sup>11</sup> Dans cette seconde catégorie on trouve des Évangiles, des Actes, des lettres et des apocalypses, échelonnés entre le II<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècles. Ces écrits présentent un intérêt certain pour l'étude historique des milieux qui les virent naître ; ils sont de peu d'utilité pour l'historien du premier siècle.

<sup>12</sup> En simplifiant fort, on peut ces premières communautés « à trois grands types : il y a des communautés *judéo-chrétiennes palestiniennes* où la langue dominante est sans doute l'araméen, des communautés *judéo-chrétiennes hellénistiques* plus marquées par des traditions de langue grecque et enfin des communautés *pagano-chrétiennes*. Chaque type de communauté va conserver et transmettre les souvenirs en fonction de ses centres d'intérêt et de ses évidences culturelles.

<sup>13</sup> Voir les notations fort claires concernant « les critères d'historicité » de Ch. PERROT, *Jésus et l'histoire ...*, op. cit., p. 61-70 et chez J. SCHLOSSER, *Jésus de Nazareth ...*, op. cit., p. 79-89.

<sup>14</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament. De l'histoire de Jésus à la confession du Fils de Dieu*, dans *Jésus Christ, Fils de Dieu* (coll. *Publications des Facultés universitaires Saint-Louis* 18), Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1981, p. 57.

Règne de Dieu suggère une forte personnalité. De fait, on constate un réel *contraste* entre d'une part la réticence de Jésus à parler de lui et à se définir et d'autre part l'étonnante présence personnelle qui s'affirme au fil de l'Évangile à travers ses paroles et ses actes. C'est un homme qui étonne ; il tranche sur son temps et son milieu. Force est de constater que l'agir historique de Jésus ne se laisse enfermer dans aucune des catégories religieuses du judaïsme contemporain. <sup>(15)</sup>

Jésus ne « programme » pas son existence. Il est disponible. Il réagit aux rencontres qu'il fait, aux hommes et aux femmes qui sont sur son chemin et qui lui demandent d'intervenir. Le plus souvent, quand on lui demande quelque chose, il suit non seulement la demande mais aussi le demandeur. En pareil cas, toujours il place son/ses interlocuteur(s) face à Dieu, et plus précisément face à l'agir de Dieu. Cet agir divin, Jésus le désigne par l'expression « Règne de Dieu » (*basileia tou theou*), ou encore « Royaume des Cieux » (*basileia tôn ouranôn*) chez Matthieu (Mt 4,17), *cieux* n'étant qu'une périphrase usuelle dans le judaïsme pour voiler le nom de YHWH et nullement une tentative de localisation spatiale.

Quelques précisions de terminologie s'imposent : la langue française dispose de trois vocables pour désigner soit la « royauté » (c'est-à-dire la dignité ou le pouvoir d'un roi), soit le « règne » (c'est-à-dire l'exercice de ce pouvoir), soit le « royaume » (c'est-à-dire le champ d'exercice du règne). L'hébreu connaît une richesse comparable avec *mamlaka*, *m<sup>l</sup>lukâh* et *malkut*. Le grec, par contre, rassemble les trois vocables en une seule expression, *basileia*. Or pour une sensibilité sémitique, « le thème de la Royauté de Dieu n'évoquait pas la représentation d'un "Royaume" spatial, mais l'exercice d'un Règne, et cette manière de penser demeure déterminante pour le "Règne de Dieu" du Nouveau Testament. C'est seulement pour le Règne de Dieu eschatologique, achevé, qu'apparaissent des images spatiales ; elles devaient alors convenir d'autant mieux qu'on ne pouvait plus distinguer entre des "domaines" plus ou moins soumis à Dieu, Dieu étant désormais "tout en tous" » <sup>(16)</sup>. Jésus remet donc systématiquement ses auditeurs face au *Règne de Dieu* au sens strict, parce que toute sa personne paraît comme polarisée par la *venue* de ce Règne.

S'il est un point sur lequel les critiques sont aujourd'hui assez généralement d'accord, c'est bien que toute l'activité de Jésus comme sa prédication itinérante trouvent leur centre de gravité dans le « Règne de Dieu » et la proximité de sa venue. <sup>(17)</sup> « Il est indéniable que Jésus a fait du concept "Royaume de Dieu" [...] le centre de toute sa prédication, le thème qui à la fois la résume et lui donne sa cohérence. » <sup>(18)</sup> Ceci paraît du reste clairement dans le résumé donné par Marc du contenu de « l'évangile de Dieu » (Mc 1,14) proclamé par Jésus : « Le temps est accompli, et le Règne de Dieu est tout proche : convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1,15). Les exégètes sont généralement d'avis aujourd'hui qu'il s'agit d'un sommaire de l'évangéliste, plutôt que d'un *logion* originel de Jésus. Il est pourtant hors de doute que ce sommaire exprime avec exactitude le cœur du message de Jésus. <sup>(19)</sup> Déjà d'un point de vue purement statistique, la formule « Règne de Dieu » revient une centaine de fois dans les synoptiques, alors qu'on en trouve que le quart — inclusivement les concepts apparentés tels que « Règne du Christ » — dans les autres écrits du Nouveau Testament. Le concept se fait donc plus rare dans la prédication de l'Église primitive, tout en demeurant fidèlement gardé par elle lorsqu'il s'agit de la prédication de Jésus.

<sup>15</sup> Cf J. MOUSON, *Genèse ...*, *op. cit.*, p. 60 : Avec l'évidence de ce qui va de soi ... et apparemment sans le chercher, Jésus affirme un comportement qui tranche..., qui ravit ou qui scandalise, mais ne se laisse ramener à rien de connu.

<sup>16</sup> R. SCHNACKENBURG, *Règne et Royaume de Dieu. Essai de théologie biblique* (coll. *Études Théologiques* 2), Paris, Ed. de l'Orante, 1965, p. 268.

<sup>17</sup> Cf J. SCHLOSSER, *Jésus de Nazareth ...*, *op. cit.*, p. 138 et 175. Voir aussi J. SCHLOSSER, *Le Règne de Dieu dans les dits de Jésus* (coll. *Études bibliques*), Paris, Gabalda, 1980.

<sup>18</sup> H. SCHÜRMAN, *Le problème fondamental posé à l'herméneutique de la prédication de Jésus. Eschato-logie et théo-logie dans leur rapport mutuel*, dans *Le message de Jésus et l'interprétation moderne. Mélanges Karl Rahner* (coll. *Cogitatio fidei* 37), Paris, Cerf, 1969, p. 115-116.

<sup>19</sup> Voir R. SCHNACKENBURG, *Règne et Royaume de Dieu ...*, *op. cit.*, p. 65-67.

Pourtant Jésus ne nous dit nulle part explicitement *ce* qu'est ce Règne de Dieu. Il dit seulement *qu'*il est proche. Ceci suppose bien entendu chez les auditeurs de Jésus une précompréhension, voire même une attente du Royaume qui ne nous sont plus familières. En effet, l'idée de la Royauté de Dieu s'enracine donc dans plusieurs couches de l'Ancien Testament et remonte aux temps les plus anciens de la religion d'Israël. Le grand commentateur des Psaumes, Sigmund Mowinckel, souligne que l'idée fondamentale qui préside à l'espérance d'Israël est toujours celle du Règne de Yahvé, de sa venue victorieuse comme Roi et du règlement de compte qu'il entreprendra alors avec ses ennemis. La victoire de Yahvé sera suivie de la manifestation de sa Royauté. Et effectivement, que l'annonce du Règne soit immédiatement intelligible au temps de Jésus, on en a des indices dans les Évangiles eux-mêmes.<sup>(20)</sup> Il y a bel et bien une connexion étroite entre une des formes de l'espérance juive et le maître mot auquel Jésus s'attache pour entrer en contact avec son auditoire. Mais les auditeurs de Jésus ne semblent pas du tout en avoir une compréhension univoque. Au nom du Règne, on pouvait soit pratiquer assidûment la Loi pour hâter sa venue, soit espérer une intervention éclatante de Dieu en allant prier au désert ou dans les grottes de Qumrân, ou encore s'engager dans la voie de la résistance armée à l'occupant romain. De nombreux pharisiens se représentaient donc le Règne de Dieu comme la réalisation complète de la Torah, tandis que les zélotes le comprenaient comme une théocratie politique qu'ils aspiraient à instaurer par la force des armes. On ne peut ranger Jésus dans aucun de ces groupes.

Tentons de préciser davantage ce qu'est l'attente du Règne proclamé par Jésus. Celle-ci ne peut se réduire à un « avant - après ». Cette attente, chez Jésus, fonctionne d'abord avec le couple « caché - manifesté ». Car il en est du Règne de Dieu comme d'une graine de moutarde, la plus petite et la plus insignifiante de toutes les semences, et duquel cependant naît un grand arbre (cf. Mc 4,30-32). Ou encore comme d'un peu de levain, qui suffit pour trois grandes mesures de farine (cf. Mt 13,33). Autrement dit, *ce qu'il y a de plus grand est caché et actif dans ce qu'il y a de plus petit*. Ce Règne de Dieu vient dans l'obscurité, et même, comme nous allons le voir, dans l'échec. Il en est de lui comme de la semence qui tombe sur des sols fort divers, avec un rendement qui se laisse aisément deviner (cf. Mc 4,1-9). Dans ces paraboles, notre mentalité moderne perçoit spontanément une croissance organique : « petit poisson deviendra grand » ! Non ! L'ensemble des paraboles sur le Règne pointe non pas sur un développement continu entre la semence et le fruit, mais sur le *contraste* entre le stade initial et le stade final de la métaphore ET sur la pousse discrète jusqu'à maturité.

Le Règne de Dieu est une réalité cachée. Il n'est pas caché comme les apocalypticiens le pensaient, c'est-à-dire dans l'au-delà du ciel, mais il est caché ici et aujourd'hui, dans un présent très quotidien dont personne ne discerne ce qu'il contient. En effet, ce qui est tout à fait capital à saisir dans la prédication de Jésus, c'est l'importance donnée à l'agir de Dieu. « *Règne de Dieu*, c'est une expression abstraite. Concrètement, il s'agit de Dieu lui-même. La venue du Règne, c'est Dieu qui sort de son silence et se remet à agir de façon décisive. Voici que dans l'ordre du monde (ou son désordre), il va se manifester comme Dieu et prendre en main son oeuvre. Et déjà il fait signe... »<sup>(21)</sup>

## LES MIRACLES

Dans la tradition juive, (in)formée aux interventions spectaculaires de Dieu dans l'histoire (Mer Rouge — manne — retour d'exil...), les *miracles* accomplis par Jésus pouvaient apparaître relativement *modestes*. Jésus n'a pas passé sa vie à faire des miracles. Il est sans nul

<sup>20</sup> Dans Mc 15,43 et Lc 23,51 Joseph d'Arimatee est présenté comme un juif fidèle qui « attend le Règne de Dieu ». Dans Lc 14,15 c'est un convive attablé avec lui qui dit à Jésus : « Heureux celui qui prendra part au repas dans le Royaume de Dieu ! »

<sup>21</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 56.

doute utile de rappeler ici que le mot « miracle » vient du latin *miraculum*, dont le radical est *mirari*, qui signifie « être étonné » ou « stupéfait ». Chez beaucoup de nos contemporains, le miracle évoque encore l'idée d'une exception aux lois de la nature ; mais tel n'était pas la compréhension des anciens, où tout fait sortant de l'ordinaire était considéré comme miracle. Il est aujourd'hui admis que la tradition évangélique des miracles serait inexplicable si le Jésus pré-pascal n'avait pas laissé un souvenir suffisamment précis à ce sujet. Il est historiquement sûr que Jésus ait accompli des actions extraordinaires qui ont provoqué l'étonnement de ses contemporains <sup>(22)</sup>. L'historien juif Flavius Josèphe († 100) parle de lui comme d'un « faiseur de miracles ». <sup>(23)</sup>

Parler aujourd'hui des miracles de Jésus c'est pour le moins risquer un haussement d'épaules. Les miracles, qui ont longtemps été utilisés pour confirmer la divinité de Jésus, deviennent des obstacles à la foi, voir des objets de scandale. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la critique rationaliste appliquée aux textes évangéliques s'est emparée de ces récits largement empreints de merveilleux. Et pour sauver l'image Jésus face à la raison, on a conclu à l'imagination débordante de l'Église ancienne : elle aurait ainsi revendiqué pour son Seigneur une puissance supérieure aux actions les plus spectaculaires des magiciens de l'Antiquité... Mais le texte résiste. Ce sont plus de 200 versets sur les 661 de l'Évangile de Marc qui traitent de guérisons et d'exorcismes. Ils sont au cœur de l'action et du message Jésus ; les disciples n'ont pas pu les inventer.

Habituellement on comprend le miracle comme un événement tangible qui dépasse les possibilités naturelles, parce que causé par la toute-puissance de Dieu en transgressant ou au moins en contournant les causalités naturelles, et qui sert ainsi de confirmation à la révélation orale. Cette notion apologétique du miracle s'oppose rigoureusement à la pensée scientifique, attentive à un enchaînement sans failles de la causalité. Mais sur l'arrière-fond de l'articulation « foi - histoire », il faut écarter cette conception trop naïve des miracles. <sup>(24)</sup> Ce qui importe, c'est le sens de ces « signes » dans le contexte de la parole de prédication du Règne : « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu est arrivé parmi vous » (Lc 11,20). Dans la parole de Jésus sur le sens à donner à ses propres miracles, « on s'aperçoit qu'il faut comprendre les miracles comme annonçant la venue du Règne de Dieu et la défaite de Satan. Ces gestes accomplissant le miracle traduisent éminemment l'idée d'un retournement des temps dans un contexte eschatologique, c'est-à-dire dans un contexte de tension » <sup>(25)</sup>, de **fin d'un monde** qui s'avère prochaine.

La présentation que les Évangiles nous ont laissé des miracles attire en outre l'attention sur la personne même de Jésus : « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons... ». Les miracles ont donc aussi une autre fonction : celle de témoigner de l'autorité (*exousia* en grec) de

<sup>22</sup> Voir J. SCHLOSSER, *Jésus de Nazareth ...*, op. cit., p. 155-164 ; W. KASPER, *Jésus le Christ* (coll. *Cogitatio fidei* 88), 4<sup>e</sup> éd. Paris, Cerf, 1991, p. 130-131.

<sup>23</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XVIII, 63-64 : « Vers le même temps survient Jésus, habile homme, si du moins il faut le dire homme. Il était en effet faiseur de prodiges et maître de ceux qui reçoivent avec plaisir des vérités. Il se gagna beaucoup de Juifs et aussi beaucoup du monde hellénistique. Le Christ, c'était lui. Et, Pilate l'ayant condamné à la croix, ceux qui l'avaient aimé au début ne cessèrent pas. Il leur apparut en effet le troisième jour, vivant à nouveau, les divins prophètes ayant prédit ces choses étonnantes et dix mille autres merveilles à son sujet. Et jusqu'à présent, la race des chrétiens, dénommée d'après celui-ci, n'a pas disparu. » (cité dans la traduction de H. THACKERAY, *Flavius Josèphe : l'homme et l'historien* (coll. *Josèphe et son temps* 3), Paris, Cerf, 2000, p. 88.) Rarement un aussi court passage a suscité autant de controverses. Les problèmes qu'il soulève sont d'une difficulté exceptionnelle, car les arguments invoqués pour ou contre l'authenticité sont de poids semblable. Aujourd'hui, l'on observe une tendance générale à le réhabiliter, en totalité ou en partie.

<sup>24</sup> B. SESBOÛÉ, *Pédagogie du Christ. Éléments de christologie fondamentale* (coll. *Théologies*), 2<sup>e</sup> éd., Paris, Cerf, 1995, p. 186 et 185 : La théologie fait fausse route, rappelle Bernard Sesboüé, quand elle cherche, au nom d'une prétention scientifique injustifiée, à juger du miracle dans l'opacité du fait considéré isolément. [...] Parler de miracle à propos d'un événement extraordinaire, c'est faire un acte libre de foi qui lit dans la matérialité du fait autre chose que le fait, un signe qui nous est adressé par Dieu.

<sup>25</sup> Ch. PERROT, *Les théologies du miracle*, dans Ch. PERROT - J.-L. SOULETIE - X. THÉVENOT, *Les miracles* (coll. *Tout simplement* 14), Paris, Editions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 1995, p. 112.



Jésus, dont ils sont aussi les signes. Pourtant, Jésus n'accomplit jamais ces actes de puissance pour donner simplement la démonstration de son autorité. Il refuse explicitement les prodiges spectaculaires au profit du seul signe de Jonas (Mt 12,38-40) ou, plus simplement, en renvoyant aux « signes des temps » courants (Mt 16,1-4). Parfois même il coupe court à toute demande : « en vérité, il ne sera pas donné de signe à cette génération » (Mc 8,12). Les miracles sont donc aussi un indice de la personnalité de Jésus. Il ne voulait pas donner un « show », comme le souligne avec force le récit des trois tentations de Jésus (Mc 4,1-11).

La question n'est donc pas « qu'est-ce qui s'est passé ? », mais « pourquoi cela est-il raconté ? », et pourquoi cela est-il raconté ainsi ? Un lecteur des Évangiles, même pressé, aura tôt fait de remarquer qu'à la différence des guérisseurs païens, Jésus n'agit pas en son nom propre mais il met à l'œuvre la puissance de Dieu. Ce lecteur aura également vite remarqué que la plupart des guérisons ou exorcismes viennent du fait que devant les malades et les souffrants, Jésus est « saisi aux entrailles ». <sup>(26)</sup>

À côté de l'activité de thaumaturge de Jésus, on trouve également ce qu'on a appelé « des miracles de la nature ». Par exemple, la tempête apaisée, la marche sur les eaux, la multiplication des pains. Pour des rationalistes purs et durs, ces miracles-là portent à son sommet l'incompatibilité de l'Évangile avec l'approche scientifique du monde. Or, ici encore il faut se poser la bonne question. Non pas « que s'est-il passé », mais « pourquoi l'a-t-on raconté » ? Et nous retrouvons ainsi la clef de lecture fondamentale d'un Évangile, à savoir la relecture de toute l'activité de Jésus à lumière de la foi de ses disciples en sa résurrection.

Dans le récit de la marche sur les eaux comme dans celui de la tempête, on peut trouver plusieurs éléments caractéristiques des apparitions pascale de Jésus. Lorsque Jésus approche de la barque en marchant sur l'eau les disciples ne le reconnaissent pas de suite (comme Marie-Madeleine ou les pèlerins d'Emmaüs plus tard). Ensuite, Jésus les rassure et dissipe leurs peurs (comme il le fera en retrouvant ses disciples morts de frousse). Enfin ces miracles ont lieu sur « la mer de Galilée » où le ressuscité donnera rendez-vous au sien. Le but de ces miracles est d'explicitier le lien entre ce Jésus qu'on a vu, entendu et touché et Celui qui à lumière de sa résurrection apparaît désormais dans sa véritable identité. Car, comme nous le verrons avec insistance, ce qui est révélé chez Jésus par sa mort et sa résurrection n'est pas une identité personnelle nouvelle mais bien la profondeur réelle de son être, « passeur de lumière » pour nous les hommes. <sup>(27)</sup>

## II. « QUEL SIGNE NOUS MONTRERAS-TU POUR AGIR DE LA SORTE ? » <sup>(28)</sup>

### UN COMPORTEMENT « RÉVÉLATEUR »

« Alors paraît Jésus, venu de Galilée jusqu'au Jourdain auprès de Jean pour se faire baptiser par lui » (Mt 3,13). Les quatre récits évangéliques sont unanimes à situer le début de la manifestation publique de Jésus au Jourdain, lors de son baptême par Jean. Après quoi, Jésus commença une activité propre, non sans provoquer chez Jean étonnement, agitation et doute : « Es-tu “Celui qui doit venir” ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11,3). Dans la réponse que Jésus fait parvenir à son baptiseur, de façon très significative il est fait référence moins à un message qu'à un *comportement* : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez... » (Mt 11,4). C'est que la *nouveauté inattendue* du message de Jésus apparaît surtout

<sup>26</sup> Voir R. DUPONT-ROC, *Guérisons et exorcismes*, dans J. DORÉ – Chr. PEDOTTI (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 287-289.

<sup>27</sup> VOIR J. DORÉ, Les 'miracles de la nature', dans J. DORÉ – Chr. PEDOTTI (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 297-300.

<sup>28</sup> Jn 2,18

dans son comportement. Il faut scruter attentivement ce comportement, pour y trouver un éclairage capital sur les paroles qui y sont associés par chacun des évangélistes. Ainsi, par exemple, l'Évangile de Luc fait précéder les trois paraboles dites « de la miséricorde » (la brebis retrouvée, la pièce retrouvée et le fils retrouvé) par cette notation d'allure biographique :

« Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de lui pour l'écouter. Et les Pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! Alors il leur dit cette parabole : "Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée?..." (Lc 15,1-3).

L'historien, et après lui le théologien, doivent prendre acte de ce comportement en tant que tel : sa signification dépasse de loin un quelconque tissu rédactionnel en mal de cadrage d'une parabole. Jésus prend ses repas avec des pécheurs et des publicains, et ce à plusieurs reprises. On l'appelle même injurieusement l'ami des pécheurs et des publicains (Mt 11,19). Pareille « communauté de table » doit s'interpréter dans un contexte oriental, où l'accueil à la même table signifie l'octroi de la paix, de la confiance, de la fraternité et du pardon. La communauté de table produit ou anticipe une communauté d'existence.

Mais il y a un autre élément qu'il faut associer aux repas de Jésus : leur valeur « eschatologique » : « Heureux qui prendra part au repas dans le Royaume de Dieu » (Lc 14,15). Qui donc ? Nous assistons à un renversement des perspectives avec le rassemblement des nations à la place des héritiers du Royaume (Mt 8,11 ; 22,1-14). Le repas est en quelque sorte la *venue du Règne de Dieu* en chair et en goût ! Ainsi les repas pris par Jésus en compagnie de « pécheurs » notoires ne sont pas seulement l'expression de sa délicatesse humaine, de sa largeur d'idées sociales et de sa compréhension à l'égard des victimes du mépris. Le sens de son geste est plus profond encore, puisqu'il manifeste le sens de l'existence même de Jésus, où le « relationnel » occupe une part prépondérante, autant que l'actualisation de la promesse d'un Dieu-Emmanuel, Dieu-avec-nous. Comme pour tout homme, la personnalité de Jésus se révèle dans ses gestes. C'est là que se manifeste ce qui l'anime, ce qui le porte ; c'est là que se manifestent sa force, sa « présence », au sens fort du mot et le futur auquel il ouvre ses commensaux.

Prenons, à titre d'illustration du comportement « révélateur » de Jésus, sa parabole de la brebis perdue.<sup>(29)</sup> Comme toutes les autres, cette parabole ne se propose pas seulement de « faire comprendre à l'auditeur qu'un point de vue autre que le sien est possible et défendable. Le *paraboliste* ne peut espérer atteindre son but que s'il décide son interlocuteur à quitter le fauteuil du spectateur pour assumer sur la scène le rôle qui lui est assigné. Un simple acquiescement intellectuel ne suffit pas : il faut que l'auditeur prenne parti, un parti qui lui fait adopter le point de vue du narrateur. Certes, le terrain de la parabole n'est pas encore celui de la réalité visée ; mais le chemin parcouru sur le terrain parabolique a déjà déterminé le changement d'optique qui fera voir la réalité sous le même angle que le paraboliste. »<sup>(30)</sup>

<sup>29</sup> Voir J. DUPONT, *Pourquoi des paraboles ? La méthode parabolique de Jésus* (coll. Lire la Bible 46), Paris, Cerf, 1977, p. 35-38 : Aux gens bien pensants qui lui reprochent ses fréquentations peu recommandables, Jésus parle de Dieu. Le berger qui part à la recherche de la brebis perdue et qui sera plein de joie s'il la retrouve (Mt 18, 12-13 ; Lc 15, 4-7) doit faire comprendre l'idée que Jésus se fait de la sollicitude de Dieu à l'égard du pécheur qu'il voudrait sauver. Mais Jésus parle de cette sollicitude divine à propos de son comportement à lui, comme si ce comportement ne pouvait être apprécié dans son vrai sens que mis en relation avec l'attitude de Dieu. Plutôt que de laisser entendre qu'il prend exemple sur Dieu, Jésus invite ses auditeurs à reconnaître dans son comportement la forme concrète que prend l'action de salut entreprise par Dieu en faveur des pécheurs au moment de l'avènement de son Règne. L'agir de Jésus, c'est l'agir de Dieu : voilà pourquoi Jésus ne peut pas s'expliquer lui-même sans mettre Dieu en cause.

<sup>30</sup> J. DUPONT, *Pourquoi des paraboles ? ...*, op. cit., p. 52-53. « La parabole de la Brebis perdue (Mt 18, 12-13 ; Lc 15, 4-7) commence par une question qui invite les auditeurs à donner leur avis sur la conduite que le récit prête au berger après la disparition de l'une de ses brebis. En fait, l'auditeur ne semble guère avoir de possibilité de choisir : il ne peut qu'approuver. À partir de la version de Luc, il ne serait cependant pas difficile d'imaginer l'objection d'un des voisins du

## TOUT A COMMENCÉ PAR UNE RENCONTRE...

Jésus n'a pas écrit. Nous n'avons plus accès aux mots mêmes qu'il aurait prononcés. Nous ne savons pratiquement rien de lui directement par lui-même. Tout passe toujours par le « prisme » des *témoignages* de ceux qui ont cru en lui. C'est donc par la médiation nécessaire de ceux qui ont fait l'*expérience* de la rencontre de Jésus que nous pouvons atteindre sa réalité historique. Même sa résurrection ne nous est plus accessible autrement que par l'expérience sous-tendant le témoignage des disciples. Donc, pour comprendre l'événement Jésus, il faut faire une large place à l'expérience de la *rencontre*, non sans en omettre les critères de validité épistémologique<sup>(31)</sup>. N'oublions jamais que la foi, dans ce qu'elle peut avoir de perceptible humainement, est « pourvoyeuse de sens ». Que ce soit pour les disciples directs de Jésus ou pour les générations postérieures, la foi toujours relève de l'intention interprétative d'un vécu.

Le théologien flamand Edward Schillebeeckx († 2009) a beaucoup souligné l'importance de la *rencontre* dans sa recherche christologique. Il y voit, en effet, « une catégorie fondamentale de l'évangile », qui implique à la fois une expérience et son interprétation.

« Tout a commencé par une rencontre. Quelques personnes entrèrent en contact avec Jésus de Nazareth et restèrent avec lui. Par cette rencontre et par ce qui était en jeu dans la vie et dans la mort de Jésus, leur propre vie a reçu une nouvelle signification. Ils se sentaient renaître, entendus et compris. Et en même temps, cette nouvelle identité les poussait à une attitude à l'égard des autres semblables à celle de Jésus : ils "suivirent" leur Maître. Ce changement de vie fut le fruit de leur rencontre avec Jésus, car sans lui ils seraient restés ce qu'ils étaient (cf. 1 Co 15,17). Ce changement de vie ne fut pas dû à leur propre initiative, cela "leur est arrivé". »<sup>(32)</sup>

Schillebeeckx met ici le doigt sur une observation commune insuffisamment prise en compte jusqu'ici en christologie : « tout a commencé par une rencontre ». Le choix des Douze est un fait aujourd'hui considéré comme historiquement certain. Les disciples ont rencontré un homme ; c'est un homme qui les a rassemblés : *il en établit douze pour être avec lui* (Mc 3,14). « Cette rencontre a été le point de départ d'un compagnonnage et d'une convivance qui a duré aussi longtemps que le ministère public de Jésus. Il y a des choses sur lesquelles le partage d'une vie commune ne peut tromper. Aussi, que Jésus soit un homme est-il une évidence qui ne laisse place à aucun doute. C'est un homme de chair et de sang : il a faim et il mange ; il a soif et il boit ; il est fatigué et il se repose. [...] Et pourtant, le choc de sa personne et de son existence sur ceux qui l'approchent est suffisamment fort pour que son identité profonde fasse question. »<sup>(33)</sup>

En fait, la question de l'identité surgit toujours au cœur même de l'expérience. Schillebeeckx fait opportunément remarquer que *l'expérience même est interprétative ET identificatrice* : « Le processus de l'interprétation ne commence pas seulement après l'expérience, notamment où on s'interroge sur la signification de ce qu'on a expérimenté. L'identification interprétative est déjà inhérente à l'expérience même ; d'abord plutôt

---

berger : « Au lieu de faire tant d'histoires à propos de cette seule brebis, tu ferais mieux de t'occuper des 99 autres ! » Une objection de ce genre ne ferait qu'explicitier une donnée sur laquelle le récit insiste, répétant deux fois les chiffres disproportionnés, 1 et 99. Il est clair que, par leur nombre, les 99 représentent une valeur très supérieure à celle de l'unique brebis disparue, et il n'est pas téméraire de soupçonner là le répondant du point de vue des auditeurs de la conscience qu'ils ont de leur grande supériorité (non plus quantitative mais qualitative) par rapport à d'autres. La parabole ne prétend pas que ces autres aient objectivement plus de valeur ; elle fait appel à la loi psychologique d'après laquelle un objet perdu prend pour son propriétaire une importance très supérieure à sa valeur réelle, simplement et précisément parce qu'il est perdu. C'est ainsi qu'aux yeux de Dieu un pécheur, parce qu'il est un homme perdu, peut compter plus que 99 justes. » (J. DUPONT, *Pourquoi des paraboles ? ...*, op. cit., p. 68-69.)

<sup>31</sup> « Épistémologie » est ici utilisé non pas pour désigner un discours philosophique sur la science comme telle, mais bien une démarche de type réflexif portant sur les possibilités de production d'une connaissance scientifique.

<sup>32</sup> E. SCHILLEBEECKX, *Jésus de Nazareth. Le récit d'un vivant*, dans *Lumière et vie*, n° 134 (1977), p. 14.

<sup>33</sup> B. SESBOÛÉ, *Pédagogie du Christ ...*, op. cit., p. 23-24.

inexprimée, elle devient ensuite consciente de façon plus réflexive. »<sup>(34)</sup> Ces expériences et ces réflexions furent finalement mises par écrit. Chaque écrit particulier du Nouveau Testament, évangile ou épître, parle finalement du « *salut expérimenté en Jésus et avec lui* ».

#### UN EMPLOI DU TEMPS « RÉVÉLATEUR »

Disons maintenant quelques mots sur un autre aspect décisif de l'humanité de Jésus : son appréciation du *temps*. On l'a déjà fort souligné en parlant de son « annonce du Règne de Dieu », Jésus n'est pas bloqué sur *l'après*. Contrairement au temps apocalyptique — équivalent de nos utopies modernes — la parole et l'action du Nazaréen visent à donner au temps présent une réelle densité. « La compréhension du temps selon Jésus a pour caractéristique de faire du présent, du *cheminement, le temps décisif*. Le présent n'est ni une séquelle indésirée du passé ni une simple anticipation du futur. Il n'est pas simplement un temps de transition, conduisant au temps véritable et authentique. Le présent acquiert une vérité qui lui est propre. »<sup>(35)</sup> Et cette vérité du présent doit être « révélée », car elle est cachée et donnée par Dieu : « le temps est accompli, et le Règne de Dieu est tout proche : convertissez-vous et croyez à cette Nouvelle » (Mc 1,15).

Pas d'exclusive chez Jésus du genre « ou bien le présent ou bien le futur », puisque le Règne de Dieu qu'il annonce s'étend *du futur jusque dans le présent*. Par exemple, le présent a la forme d'une petite semence et son secret est d'avoir en elle le futur d'un grand arbre. Dans sa forme actuelle, le Règne de Dieu annoncé/amorcé par Jésus est aussi riche de promesses que le grain enfoui en terre dans l'attente d'un gros épi. La qualité du présent est déterminée certes par le futur-aux-mains-du-Père, lequel donne un surcroît au présent. Le temps de Dieu surgit dans les fragments du temps présent, même s'il ne se fond pas totalement en lui. Mieux : le temps devient chemin *de et vers* Dieu.<sup>(36)</sup>

« Quand le père prend son fils dans ses bras, que le pardon est donné chaque jour (Lc 15,11ss), c'est le Règne de Dieu qui surgit dans le présent. Cette façon d'appréhender Dieu dans le fragment créatif du quotidien s'accorde parfaitement avec l'affirmation que le Règne de Dieu s'étend jusque dans le présent, à travers l'action libératrice de Jésus. Ce sont les fragments de cette puissance de vie, discernables dès maintenant dans l'expérience, qui permettent d'espérer en sa victoire finale [contre le mal]. »<sup>(37)</sup>

Comme pour tout un chacun, la relation de Jésus au temps constitue un élément tout à fait fondamental de sa personnalité. Mais au-delà, ou plutôt en deçà, des grands événements qui jalonnèrent l'existence de Jésus, arrêtons-nous à ce que les évangiles nous disent du temps dans le cours de **sa mission « quotidienne »**. Quel était le poids à ses yeux de ces mille et un petits événements, apparemment fortuits, qui caractérisent notre être-homme. Pour ce faire, essayons de suivre son « emploi du temps », au sens propre et figuré !

Nous commencerons par ce temps hautement « improductif » au regard de notre civilisation de l'efficacité qu'est le **temps de Nazareth**. C'est méconnaître et déformer le temps de Nazareth que d'y voir seulement le paradoxe d'une vie cachée ou l'humiliation d'une existence sans relief. La vie de Jésus à Nazareth n'a rien d'humiliant pour lui. Elle ne le serait que s'il rêvait de grandeurs humaines.

Elle n'est pas non plus artificielle, comme un temps d'épreuve que l'on s'impose, une expérience qu'on va tenter. Pour devenir un homme, il faut à l'enfant qui vient au monde un long apprentissage. Il faut qu'il apprenne à reconnaître les hommes, derrière son papa et sa

<sup>34</sup> E. SCHILLEBEECKX, *Jésus de Nazareth. Le récit d'un vivant ...*, op. cit., p. 15.

<sup>35</sup> H. WEDER, *Présent et règne de Dieu. Considérations sur la compréhension du temps chez Jésus et dans le christianisme primitif* (coll. *Lectio divina* 230), Paris, Cerf, 2009, p. 54.

<sup>36</sup> Cf A. VINEL, *Le temps : énigme de l'homme, chemin de Dieu*, dans *Pastoralia* n°6 (juin 2013), p. 168-169.

<sup>37</sup> H. WEDER, *Présent et règne de Dieu ...*, op. cit., p. 60.

maman. Il faut qu'il apprenne à parler, à écouter, à traiter avec les autres, à acquérir des gestes et un métier, à connaître ses voisins et son milieu. A Nazareth, Jésus a fait ses années d'apprentissage, il a appris à être un homme. Cela lui a pris trente ans de sa vie, et *il lui fallait ces trente années*. En spiritualité, pour Jésus comme pour nous, il n'y a pas de « si » et encore moins de « comme si » !

De cet apparent effacement il nous faut tirer une conclusion importante. Puisque ces trente ans de Nazareth étaient nécessaires pour former l'homme Jésus, ils sont *également nécessaires pour révéler qui est cet homme*, le Fils de Dieu. C'est l'homme de Nazareth qui va se révéler Fils de Dieu, et il le révélera dans les mots et les gestes qu'il a appris à Nazareth. Il y a donc, entre l'existence humaine la plus commune, la plus dénuée de poids historique et d'ambition terrestre, et le mystère de Dieu, une parenté directe. Le Fils de Dieu peut vivre son rapport unique au Père, la densité de son amour pour son Père, dans l'insignifiance apparente d'une vie d'ouvrier, dans la monotonie des gestes les plus simples, dans l'exiguïté d'un petit village. Tel est le Fils de Dieu : *il ne se force pas pour se plier à ce cadre*, il est tout entier lui-même, totalement à son aise, dans cette condition. Telle est donc aussi la condition de l'homme : ses gestes élémentaires, ses démarches les plus banales, ses relations quotidiennes sont susceptibles de porter et d'exprimer l'amour sans pareil qui unit le Père et le Fils.

C'est, pour une large part, de cette banalité même que surgira le conflit entre Jésus et les autorités religieuses. « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? » Les contemporains de Jésus attendaient leur Messie dans le registre de la « toute-puissance » et Dieu vient à eux dans le registre de la « toute-impuissance »... Que de conflits naissent ainsi de divergences dans nos attentes...

Parvenu à sa maturité d'homme, le jeune rabbi se lance sur les routes de Galilée. L'un des signes de la totale désappropriation de Jésus par rapport à tout projet propre — entendu en un sens autonome — est sa façon de vivre dans le temps, d'employer le temps. Une des formes de la richesse est « d'avoir du temps devant soi », de pouvoir à son aise disposer des moments qui viennent, de les employer à sa guise et de prendre sur eux les loisirs qu'on désire, et surtout de *choisir l'instant où il plaît d'agir*. Jésus voit toute son existence absorbée et dépouillée d'elle-même. Non pas absorbée par la poursuite de plans grandioses, mais dépouillée par les exigences de l'instant immédiat, par les besoins des autres.

Pas un instant qui lui appartienne, et dont il dispose à sa fantaisie. A peine arrive-t-il quelque part, on accourt à lui, amenant malades et infirmes. Du matin au soir, il doit parler, guérir, écouter, s'expliquer, se défendre, au point qu'il lui arrive de « ne pas avoir le temps de manger » (Mc 6,31). Le soleil est déjà couché qu'on lui amène encore des malades et le matin, au lever du jour, après des heures de prière solitaire dans la nuit, il a déjà quitté la ville car, dit-il, « allons ailleurs dans les bourgs voisins (...), car c'est pour cela que je suis sorti » (Mc 1,38).

Limité dans son temps comme chacun d'entre nous, Jésus n'est pourtant jamais tendu, bousculé. Pauvre de son temps, il n'en est jamais avare. Un signe habituel de la richesse est d'être, ou de paraître, très occupé... Le riche compte les minutes qui lui échappent, comme autant de gains qui s'enfuient. Jésus, lui, ne paraît jamais impatienté, pressé d'en finir. Comme les vrais spirituels, il est toujours de plain-pied avec l'événement. **Son temps n'est pas plus précieux que celui des malheureux** qui l'assiègent; son temps, en vérité, n'est pas à lui, mais à tous ceux auxquels il se *sait* envoyé. Il n'a pourtant lui aussi que 24 heures par jour; ou plutôt il n'en a que douze (Jn 11,9), car son « travail de nuit » est d'une autre nature...

Comme devant le temps qui passe, Jésus est pauvre devant le temps qui vient. Dire que l'avenir est à sa disposition, c'est ne l'avoir jamais regardé vivre. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit le maître de cet avenir; il le reçoit de son Père, non pas comme un trésor dont il peut

disposer à sa guise, mais comme un *espace où il peut laisser Dieu être Père dans sa vie* <sup>(38)</sup>. Jésus ne paraît jamais pris au dépourvu par l'événement, alors qu'on ne le voit pas se cramponner à des programmes ou prévoir des horaires. C'est nous qui fixons programmes et horaires, pour essayer, selon nos forces, de retenir et d'utiliser le temps qui nous échappe. Pour nous, « le temps est toujours bon » (Jn 7,6), tissu apparemment neutre que nous employons à tous les usages. Mais Jésus n'a jamais qu'une heure et ne peut jamais faire autre chose que ce que le Père lui demande. Il veut et est toujours « à l'heure », l'heure du Père, soulignera le quatrième évangile.

## REPRISE

Jésus n'est pas par moments le révélateur du Père, il l'est en toute situation de vie, même s'il fait partie de sa mission de devoir révéler *son* Dieu à travers « l'obscurité » des longues années de sa vie improprement appelée « cachée » ou encore à travers la nuit du Calvaire. C'est à Dieu que Jésus renvoie dans la triple tentation (Mt 4,4.7.10), à la volonté de Dieu qu'il s'attache au Jardin des Oliviers (Mt 26,42). En se connaissant et en se comprenant comme *l'envoyé* absolument, il se connaît et se comprend comme « sortant », « provenant », « descendant » du Père, ainsi que Jean surtout le souligne de différentes manières.

La spécificité, l'intensité et la conscience du lien qui unit Jésus de Nazareth à sa mission conduit inmanquablement le regard à se poser sur la Personne qui l'envoie, Celui qu'il désigne comme « le Père ».

« Je suis avec vous depuis si longtemps, et cependant, Philippe, tu ne m'as pas reconnu ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Pourquoi dis-tu : "Montre-nous le Père" ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? [...] Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi ; et si vous ne croyez pas ma parole, croyez pourtant à cause de ces oeuvres » (Jn 14,9-11).

On retrouve toujours ce même mouvement, annoncé au début de ces rencontres : pour nous faire « voir Dieu », Jésus se livre à nous à travers les Évangiles tel qu'il est : sans rôle ni masque ni feintes. Son activité comme son enseignement visent et mènent inmanquablement à l'intelligence de sa relation avec son Dieu, qu'il désigne comme son « Père ».

C'est donc en considérant son humanité comme un *écran de sa divinité* que nous pouvons vraiment connaître Dieu, du moins le Dieu de Jésus-Christ et des chrétiens. Comme les disciples, il nous faut nous laisser entraîner jusqu'à la véritable identité du Nazaréen : non pas en partant d'une divinité-écran, mais par la *rencontre* et l'accueil de son humanité, *écran de sa divinité*.

## III. LA RÉSURRECTION DE JÉSUS, LE SUPPLICIÉ

### LA RÉPONSE DU PÈRE À LA CONFIANCE DU FILS

Dans cet acte ultime qu'est son « *se laisser livrer jusqu'au bout* » Jésus se laisse dépouiller de tout. Il est nu devant Dieu, les mains clouées ouvertes. Et c'est ainsi qu'il « accomplit en homme » à la fois son *identité* « filiale » (être) et *sa mission* (agir). L'amour du Fils pour les hommes révèle alors sa propre source : l'amour du Père, qui donne aux humains son « *Enfant Bien-aimé* » (Mt 3,17 ; 17,5 ; Mc 12,6), son « *Unique* » (Jn 1,14 ; 3,16).

Jésus est mort dans le délaissement, peut-être dans la « nuit de la foi », mais aussi dans une confiance absolue en son Père. Il vit sa mort dans une connivence intime avec le projet de Dieu à l'égard du péché des hommes. Par sa résurrection, il « *découvre* » que son Père n'est pas

<sup>38</sup> Cf. E. Leclerc, *Le Royaume caché*, Paris, Desclée De Brouwer, 1987.

un Dieu qui écrase le pécheur, mais un Dieu qui abomine le péché. Par sa résurrection, il « *fait découvrir* » que du point de vue de Dieu, la seule manière de sauver le pécheur, c'est de l'aimer jusqu'au bout ; c'est de ne rien faire pour lui forcer la main. Voilà pourquoi Jésus n'accentue pas son recul par rapport à ses ennemis. Résumant toute son existence dans le geste par lequel il se livre, Jésus s'interdit de disposer à l'avance de ce que Dieu fera de celui qui se donne ainsi.

De sorte que la résurrection de Jésus apparaît comme la réponse de Dieu à cette confiance qu'il lui a témoignée jusqu'au bout. Jésus a sans doute vécu sa résurrection au matin de Pâques comme un émerveillement, comme un éblouissement, comme la découverte merveilleuse de la fidélité de Dieu par delà la mort. Une fidélité qui exauce au-delà de toute espérance la confiance de Jésus.

#### LE RÔLE PIVOT DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS

Pour l'historien comme pour le théologien les événements entourant la mort de Jésus ont un poids décisif pour percer le « mystère » du plus célèbre des Nazaréens. Car l'existence de la foi pascale des disciples constitue en soi une véritable donnée historique. De l'examen de cette donnée historique ferme on ne retiendra ici que deux conclusions majeures.

1. D'une part l'*annonciateur* Jésus de Nazareth devient à présent une partie intégrante du message de la foi. Jésus devient même en ordre principal le *contenu de ce qui est annoncé*. Celui qui appelait à la foi devient l'objet de la foi : l'annonciateur devient l'annoncé. Cette transformation de l'annonciateur en annoncé — aussi variées que soient les représentations du « comment » de l'événement pascale ou du « comment » de la réalité corporelle du Ressuscité — atteste bien le rôle-pivot de la résurrection : celle-ci détermine bien un « avant » et un « après ».
2. Deuxième conclusion majeure à tirer de l'attestation irrécusable de la foi pascale des disciples : malgré leur variété, tous les témoignages sur la résurrection expriment un *contraste* entre ce que les *hommes* ont fait à Jésus et ce que *Dieu* a fait en Jésus : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié » (Ac 2,36). Dans la communauté primitive s'est peu à peu précisé, jusqu'à devenir une certitude, que c'est Dieu lui-même qui est intervenu de sa main toute-puissante au milieu d'un monde en révolte. Cette intervention fut double : <sup>1°</sup> d'une part elle arracha Jésus de Nazareth au pouvoir du péché et de la mort qui s'attaquaient à lui, et <sup>2°</sup> d'autre part elle a donné Jésus au monde comme Seigneur et Maître. Pour la prédication chrétienne la plus ancienne, Pâques, c'est donc avant tout Dieu reconnaissant et rétablissant ce Jésus auquel le monde refusait sa foi et auquel même ses disciples avaient été infidèles. <sup>(39)</sup>

Comment donc s'est opéré le passage de la connaissance de Jésus comme compagnon de route et de table à cette vision nouvelle qui permet de le reconnaître comme Ressuscité ? Quel type d'*expérience* ce nouveau mode de « compagnonnage » va-t-il susciter ? La question rebondit alors vers les sources disponibles. Où et comment trouver l'expression première du « nouveau » type de relation à Jésus sous-tendu par la foi pascale de ses disciples ? Parmi les nombreux et délicats problèmes soulevés par l'examen du témoignage relatif à la Résurrection de Jésus, se pose au préalable celui de la manière même dont l'annonce nous en a été transmise. Le témoignage néotestamentaire comporte ici deux branches différentes de tradition (à l'intérieur desquelles apparaissent encore des divergences) : le *kérygme* de Pâques et les *récits* de Pâques.

<sup>39</sup> Pareille interprétation de l'événement de la résurrection s'inscrit dans un mouvement de pensée qui suit Jésus dans sa « montée vers le Père » (Jn 20,17), son « ascension glorieuse » (Ac 1,9), son « exaltation à la droite de Dieu » (Ac 2,33), ou son établissement comme « Fils de Dieu avec puissance » (cf. Rm 1,4).

## LE RÉCIT DES RENCONTRES DU RESSUSCITÉ

L'historien doit prendre acte d'un changement dans le comportement des apôtres peu de temps après la mort de Jésus ; il s'est passé « quelque chose » dans leur vie, à partir de quoi ils en sont venus à parler de résurrection de Jésus de Nazareth. Lorsqu'ils font mention de ce qui les amène à passer de leur enfermement dans un silence accablé à l'annonce assurée de la résurrection, ils s'en rapportent à ces expériences qu'on nomme *apparition*. Or ce qui frappe dans le langage où ils expriment leur expérience, c'est qu'elle se manifeste comme une survenance inattendue et inespérée. Ce trait, de gratuité au fond, apparaît au plus net dans le terme technique grec utilisé pour rapporter ce qui, selon les premiers disciples, s'est alors passé : *ôphthè*. Ce terme *ôphthè* est un aoriste de forme passive du verbe *oraô*, généralement traduite par « il a été vu ». C'est une mauvaise traduction ; il faut comprendre « il s'est fait voir ». La forme verbale *ôphthè* met toute l'initiative de l'action qu'elle exprime *ailleurs que dans le sujet* « voyant ». L'expression « se faire voir » déborde largement l'aspect « sensible » qu'on veut parfois y mettre pour souligner la « corporéité » du Ressuscité. Celui qui « apparaît » ne se montre pas comme un objet à voir, mais *il engage une relation*, qui est une parole à entendre, voire une mission à accueillir. <sup>(40)</sup>

Il faut par conséquent bien s'entendre sur le terme « expérience » pour désigner le lien des disciples aux apparitions pascales. Le mot *expérience* dit bien qu'on est « touché » par le contact avec celui qui se fait voir ; mais si l'on n'y prend pas garde, l'expression « expérience pascale » caractérise les apparitions à partir du sujet qui voit (ou expérimente), alors que les auteurs du Nouveau Testament veulent souligner *l'intervention première du Ressuscité*. Dans tous les récits d'apparitions, en effet, c'est Lui qui conduit l'action. Il prend l'initiative de se manifester, il pose les gestes, prononce les paroles, commande les actions qui rendront possible son identification. Les bénéficiaires eux-mêmes ne manquent pas de s'en apercevoir, puisqu'ils reconnaissent Jésus en cela même qu'ils le découvrent à la source des événements qu'ils vivaient : tout vient de lui, il est donc bien vivant, présent dans l'absence. On est totalement dans le registre du *don*.

Sur la nature et le déroulement de ces apparitions, sur la façon d'être du Ressuscité et ce qu'on penserait être sa personnalité nouvelle, tous les récits, ceux des Évangiles et ceux des Actes des Apôtres, sont d'une brièveté étonnante. En dépit de leur ampleur, les deux récits développés, celui d'Emmaüs (Lc 24,13-35) et celui de la mer de Tibériade (Jn 21,1-23), demeurent pourtant dans la ligne des récits les plus simples, visant à rapporter la présence soudaine du Ressuscité ainsi que quelques mots fixant l'avenir des disciples. Cette discrétion remarquable comporte une donnée essentielle : la résurrection ne fait pas apparaître un personnage nouveau, mais celui qui ressuscite est exactement celui qui a été mis à mort. Connaître le Ressuscité, c'est reconnaître en lui Jésus de Nazareth, le crucifié qui peut encore montrer ses plaies. <sup>(41)</sup> Ceci est tout à fait décisif dans le message pascal. Pas de connaissance du Ressuscité sans cette condition préalable : être au fait de ce qui concerne Jésus et son histoire et le prendre en compte.

Les récits des apparitions soulignent fortement que le « il se fit voir » ne pointe pas sur l'acquisition d'un nouveau savoir sur Jésus, mais bien sur la *découverte de sa présence*. Jésus était là, mais on ne savait pas que c'était lui... Au terme, les yeux s'ouvrent et on le « reconnaît ».

<sup>40</sup> Dans son étude désormais classique Xavier Léon-Dufour montre qu'il s'agit d'un 'hiphil', c'est-à-dire le passif du verbe causatif, qu'il faut donc traduire par *faire voir*. « Une brève enquête dans la Bible grecque va fournir quelques précisions sur la manifestation ainsi visée. Quelque chose qui était caché devient visible. À ce simple passage de l'invisible au visible, s'ajoute une nuance de démarche volontaire. ... Par nature, Dieu est invisible, en sorte que, si lui-même, ou sa gloire ou son ange apparaissent, c'est le résultat gratuit de sa décision : il veut entrer au contact de l'homme, par exemple d'Abraham (Gn 12,7) ou de Moïse (Ex 3,2). Et quand il se montre, c'est pour agir, pour appeler ou envoyer en mission. » (X. LEON-DUFOUR, *Résurrection de Jésus et message pascal* (coll. *Parole de Dieu* 7), Paris, Seuil, 1971, p. 77.)

<sup>41</sup> cf Jn 20,25



Alors, aussitôt reconnu, Jésus soit disparaît (Lc 24,31), soit il enjoint à Marie-Madeleine de ne pas le retenir « parce qu'il 'est pas encore remonté vers mon Père » « (Jn 20,17). L'apparition est de soi fugitive, car sa fonction est de conduire à une réalité nouvelle : Jésus n'est pas enseveli dans le passé, il appartient à notre présent. Le connaître, c'est plus que rassembler des souvenirs, c'est le rencontrer présent. La vraie question, c'est le *comment* de cette rencontre. Et la réponse se dégage aisément des textes : la présence du Ressuscité se donne à percevoir dans un langage de *signes*. Ces signes restent bien offerts aujourd'hui, comme hier et toujours, à nos libres déchiffrements de foi. <sup>(42)</sup> Et c'est notre responsabilité quotidienne de chrétien d'oeuvrer en sorte qu'ils demeurent — dans nos propres vies “ressuscitantes” — déchiffrables pour nos contemporains, transparents à la présence qui les habite. Car c'est précisément l'intensité de cette « présence » qui a interrogé les apôtres sur l'identité véritable du Ressuscité.

Si le Ressuscité est bien le même que le Crucifié, c'est donc qu'avant de mourir il était déjà celui qui apparaît à Pâques. Donc, pour connaître le Ressuscité, rien ne sert de vouloir fixer ses apparitions, de prétendre le « retenir » (Jn 20,17) ou de « rester là à regarder vers le ciel » (Ac 1,11). Il faut se « re-tourner » (Jn 20,16) vers celui qui parlait et s'expliquait ; vers celui qui avait vécu leur vie d'humains et était mort de leur mort : *il vous précède en Galilée* (Mc 16,7).

#### LE KÉRYGME : LA « PROCLAMATION » DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Très vite après la résurrection sont apparus de brefs récits, évoquant très succinctement la vie de Jésus, en insistant sur le fait et surtout le sens de sa mort et de sa résurrection. C'est du concentré... on va directement à l'essentiel pour proclamer le fondement de son adhésion au Christ. Ces témoignages se coulent dans des formulations diverses. Leur appellation technique est le *kérygme*, du verbe grec *kèrusô*, faire connaître, annoncer haut et fort. Le kérygme de Pâques se présente à nous dans des formules de confession de foi — originellement liturgiques —, stéréotypées et concises. <sup>(43)</sup> Le style littéraire du kérygme est particulièrement évocateur puisqu'il vise justement la nouveauté essentielle qu'il s'agit de proclamer pour obtenir l'assentiment des auditeurs.

On se limitera ici aux cinq grandes « proclamations » des Actes des Apôtres <sup>(44)</sup>, qui sont les plus anciennes traces de la prédication chrétienne. Chaque proclamation a ses particularités, mais le schéma de base est toujours le même : on y présente Jésus de Nazareth, un homme accrédité par Dieu en raison de ses paroles, de ses miracles et de ses actions ; il a été crucifié, mais Dieu l'a ressuscité.

Ac 2, 36.38 : « Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude : Dieu l'a fait et *Seigneur et Messie*, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié... Convertissez-vous donc... pour la rémission de vos péchés ». (Cf. Rm 10,9; Ph 2,11)

Ac 3,13.19-20: « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son *Serviteur* Jésus, que vous, vous aviez livré... Convertissez-vous donc... pour qu'il vous envoie le *Messie qui vous est destiné*, Jésus ».

<sup>42</sup> « À **Emmaüs**, les yeux des deux disciples s'ouvrent parce que leur compagnon de route leur a expliqué quel devait être selon les Écritures le chemin du Messie, et parce que l'étranger, retenu à leur table, a pris le pain, a prononcé la bénédiction, l'a rompu et le leur tendait. Au tombeau, **Marie-Madeleine** s'est entendue appelée par son nom. Au **lac** de Tibériade, les sept, sur l'ordre de l'inconnu, ont jeté le filet à droite de la barque et pris une telle quantité de poissons qu'ils ne pouvaient plus le ramener. [...] Chacun des événements décrits, par la force même du récit qui en est fait, évoque quelque expérience chrétienne plus familière : l'exégèse inspirée des Écritures [...]; les gestes [...] des célébrations eucharistiques ; le retentissement de l'appel personnel du Seigneur dans le secret du coeur ; les fruits inattendus récoltés dans l'exercice des responsabilités missionnaires. Signes donc toujours offerts à tous dans l'aujourd'hui de l'Église. » (J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 76.)

<sup>43</sup> En général, il est possible de les isoler de leur contexte comme des grandeurs primitivement indépendantes. Elles sont le plus souvent nettement plus anciennes que l'écrit du Nouveau Testament dans lequel on les rencontre aujourd'hui. (Telle cette très ancienne acclamation, qui provient vraisemblablement de la liturgie : « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon ! » (Lc 24,34).

<sup>44</sup> Ac 2,14-39; 3,12-26; 4,9-12; 5,29-32; 10,34-43 et 13,16-41.

Ac 4, 12: « Pas d'autre *Nom* [que celui qu'a reçu Jésus] n'a sous le ciel été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés ». (Cf. Ph 2,9)

Ac 5,31: « Par sa droite, Dieu *a exalté* Jésus comme *Prince* et *Sauveur*, afin de donner à Israël la conversion et la rémission des péchés ». (Cf. Ph 2,9)

Ac 10,41: « C'est lui [Jésus, que les Juifs ont supprimé, mais que Dieu a ressuscité] que Dieu a désigné comme *juge des vivants et des morts* ». (Cf. Ac 17,31; 1 Th 1,10)

Si on cherche pour ces cinq formules un commun dénominateur, on va épingler la résurrection du « serviteur Jésus ». Et découvrir ainsi, à travers ces cinq extraits, la toute première compréhension chrétienne du pourquoi de la résurrection.

On peut résumer les choses en trois points. La première « théologie » de la résurrection est une affirmation dont ① le *sujet est Dieu*, très précisément Dieu posant une action : Dieu a fait, il a glorifié, donné le Nom qui sauve, il a exalté, désigné... etc. ② De cette action, *Jésus est l'objet direct* : il a fait Jésus, glorifié Jésus... etc. ③ Et la visée de cette action est toujours d'établir Jésus dans une dignité, un rôle, une *fonction qui nous concernent* : Dieu a fait Jésus Seigneur et Messie, il lui a donné le Nom qui nous sauve, il l'a désigné comme juge des vivants et des morts, etc. En outre, l'annonce kérygmatique contient une deuxième partie, à *portée pratique*, qui consiste à inviter les auditeurs à la « conversion » sur base de cette action de Dieu qu'est la résurrection de Jésus. Trois pôles sont donc mis en connexion dans ces premières proclamations missionnaires : Dieu, Jésus et nous. Quelque chose vient de Dieu, qui concerne Jésus, à cause de nous. <sup>(45)</sup> Voyons un à un ces trois pôles.

### 1. Une intervention de Dieu

Dès les origines, la résurrection de Jésus est présentée comme une *action de Dieu*. Le sujet de la phrase n'est pas le Christ, mais Dieu, et Dieu qui agit, non pas sur le Christ, mais sur Jésus le Nazaréen. La résurrection, c'est une intervention divine, et une intervention divine dans l'histoire des hommes. Dieu agissant. Dans cette perspective, Jésus ne se ressuscite pas lui-même : ce n'est pas par l'énergie qu'il aurait en lui-même que Jésus se ressuscite. C'est en tout cas la plus ancienne manière de se représenter les choses. <sup>(46)</sup>

En fait, que signifie le cœur même du message des Actes (c'est-à-dire le *kérygme* en termes plus techniques) : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ » (Ac 2,36) ? Il faut aller voir les textes bibliques sur lesquels cette proclamation s'appuie. Car, quel langage les disciples ont-ils à leur disposition, sinon celui de l'Ancien Testament qui proposait nombre de figures où s'exprimaient l'attente et l'espérance d'Israël et où se révélait l'annonce de l'action à-venir de Dieu pour le salut de son peuple ? Mais le problème était que la résurrection de Jésus « est rigoureusement sans précédent, sans modèle ; elle n'est pas dans l'air du temps : elle ne procède pas de ce que l'on pourrait appeler un “croyable disponible” ». Sans doute, née dans le judaïsme, est-elle nourrie des représentations juives concernant les temps derniers mais cela ne suffit pas à l'expliquer. [...] D'autre part, le judaïsme connaît la résurrection des morts, et l'attend pour la fin des temps, lorsque, pour rétablir la justice, Dieu fera se relever ceux qui sont morts pour les juger, récompenser les justes, punir les mauvais. Jésus partage cette doctrine, qui est essentiellement celle du mouvement pharisien, et se fait d'ailleurs mettre à l'épreuve par des sadducéens (qui, eux, ne croient pas à une résurrection des morts). [...] Mais cette résurrection des morts est au bout de l'histoire, par définition attendue toujours et jamais

<sup>45</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie ...*, op. cit., p. 82-83.

<sup>46</sup> Certes, il y a eu une évolution dans la présentation de la christologie. Mais, fait remarquer Xavier Léon-Dufour, « aux origines, conformément à certains courants de la pensée juive, c'est Dieu qui est l'auteur de la résurrection de Jésus (Rm 8, 11; Ga 1,1; Col 2,12; Ep 1,10) ; au terme de la tradition, c'est Jésus lui-même qui donne sa vie et la reprend (Jn 2,19; 10,17) ; à un stade intermédiaire, semble-t-il, le Christ est sujet du verbe, mais d'un verbe qui est alors au passif : “Le Christ est ressuscité”. Il est hautement vraisemblable que la tradition néotestamentaire a attribué progressivement au Christ ce qui d'abord était l'œuvre de Dieu. La formule simple semble donc plus archaïque que les autres. » (X. LEON-DUFOUR, *Résurrection de Jésus et message pascal ...*, op. cit., p. 40.)

rencontrée dans l'histoire elle-même, et d'ailleurs attendue pour tous. »<sup>(47)</sup> Donc, aucune des figures ou des titres eschatologiques disponibles dans la culture religieuse des disciples ne correspond adéquatement à ce qu'*est* ce Jésus qui a été ressuscité par le Dieu d'Israël... Il faut corriger chacune et en prendre plusieurs pour esquisser, à partir de leur complémentarité même, une interprétation de la personne de Jésus qui comporte toujours un *plus* par rapport à ce langage.

Pour annoncer — et, au préalable, pour « découvrir » — le sens de la résurrection, l'Église primitive s'est abondamment servie des psaumes. Leur choix révèle une perception assez particulière de la résurrection : d'abord comme antithèse ou renversement de la mort et ensuite comme initiative spécifique de Yahvé. Quand la résurrection de Jésus est mise en *opposition avec la mort*, elle va l'être de deux façons différentes. *a/* Tantôt elle est opposée à la mort en elle-même, en tant que réalité destructrice ou anéantissement.<sup>(48)</sup> *b/* Tantôt la résurrection est mise en opposition à la mort telle qu'elle a été infligée à Jésus, c'est-à-dire comme résultat d'un rejet et d'une exclusion violente, exprimée par l'imagerie du Psaume 118 : « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle » (Ps 118,22). Cette « réhabilitation » de Jésus par Dieu, que le Psaume 118,22 suggérait à travers l'image de la pierre angulaire, d'autres textes bibliques vont l'exprimer plus directement encore, mettant ainsi au grand jour la signification de l'intervention de Dieu en faveur de Jésus, qui n'est autre que son « intronisation royale et messianique ».

Cette intervention de Dieu en faveur de Jésus prend place dans une longue série d'interventions divines : ce n'est pas la première fois que Dieu intervient en faveur d'Israël ! Dieu est un Dieu qui agit dans l'histoire de son peuple. La « carte d'identité » du Dieu d'Israël est un Dieu qui sauve son peuple de la servitude. La particularité de la résurrection de Jésus est que cette action de Dieu en faveur de son peuple n'est pas une action parmi les autres ou à côté des autres : c'est la *dernière intervention de Dieu*, puisqu'il s'agit-là — on va le voir — de l'investiture messianique. De sorte qu'on peut dire que la résurrection de Jésus révèle l'intention *ultime* de Dieu : l'acte qui met en place le dispositif que Dieu a conçu de toute éternité en faveur du salut des hommes. Un acte qui ne pourra être suivi d'aucun autre, si ce n'est de sa manifestation glorieuse. Tout est en place ! La *parousie* ne sera que la manifestation ultime et visible par tous de ce que Dieu a réalisé dans la résurrection de Jésus.

## 2. Une intervention de Dieu qui concerne Jésus

Si cette action ultime de Dieu concerne son peuple, elle s'adresse en priorité à Jésus. Car cette action de Dieu apparaît fondamentalement comme une *réponse à la confiance de Jésus*. Il se passe donc quelque chose de nouveau et d'inédit pour Jésus. C'est ici que nous rencontrons le verset psalmique qui semble avoir eu le plus de faveur dans la communauté primitive. Il s'agit du premier verset du Psaume 110 : « Le Seigneur a dit à mon seigneur : “aujourd'hui assieds-toi à ma droite” ». Ce psaume est un psaume d'investiture royale<sup>(49)</sup> : on le chantait à Jérusalem le jour où un fils de David montait sur le trône de David.<sup>(50)</sup> La résurrection, c'est — dans les cieux à la droite de Dieu — l'investiture royale de Jésus. C'est son entrée en

<sup>47</sup> J.-M. SEVRIN, *La résurrection de Jésus est-elle un fait historique ?* dans *Le Jésus de l'histoire* (coll. *Connaitre la Bible* 4-5), Bruxelles, Lumen Vitae, 1997, p. 89-106., p. 102-104.

<sup>48</sup> C'est ce dont notamment le Psaume 16 suppliait d'être préservé : « Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol ; tu ne laisseras pas ton saint voir la décomposition » (Ps 16,10 version LXX).

<sup>49</sup> Pour un bon état de la question sur les psaumes dit « royaux », voir J. VERMEYLEN, *Où en est l'exégèse du Psautier ?* dans *Lumière et Vie*, n° 202, 1990, p. 75-92 ; plus succinctement : J. VERMEYLEN, *Quand Israël crie vers son Dieu. Le Psautier et les Psaumes de la Bible*, Paris, Médiaspaul, 2014, p. 26-28 et 89-106.

<sup>50</sup> C'est au roi d'Israël que Dieu adresse l'invitation « Siège à ma droite ». Les chantres de service proclamaient : « Le Seigneur (notre Dieu) a dit à mon Seigneur (le roi) : aujourd'hui assieds-toi à ma droite ». Monter sur le trône de David, c'est devenir le lieutenant de Dieu sur terre, c'est devenir son plénipotentiaire sur terre. Que signifie dans ce contexte *Seigneur* ? Cela signifie la dignité royale. En quelque sorte, dans la résurrection, la scène qui se jouait dans le palais royal à Jérusalem lors d'une accession au trône d'un nouveau roi est transposée au ciel.

fonction, c'est le début de sa mission royale <sup>(51)</sup>. Et que signifie alors le mot *Messie* (« Dieu l'a fait Christ-Messie »)? C'est la conséquence, appliquée à la résurrection de Jésus, de la Seigneurie. Le « oint » est celui que Dieu avait promis par serment à David de faire asseoir sur son trône. C'est donc un autre titre pour désigner la dignité, la fonction royale de Jésus.

Si Dieu a fait Jésus « Seigneur » par sa résurrection, c'est qu'en rigueur de termes il ne l'était pas encore auparavant. La résurrection lui **fait débiter sa mission royale**. « L'action divine qui ressuscite Jésus d'entre les morts ne le ramène pas à son existence terrestre : elle le fait Seigneur et Messie, elle le glorifie, l'exalte souverainement au-dessus de toutes choses, le fait siéger à la droite de la Puissance dans les cieux jusqu'au moment de faire de ses ennemis le marchepied de son trône (Ps 110,1; cf. Ac 2,34-35, etc.), lui confère le Nom qui est au-dessus de tout nom (la suprématie qui repousse dans l'ombre tout ce qui s'est fait un nom). Bref, la résurrection inaugure pour Jésus une situation que l'on peut dire radicalement nouvelle. » <sup>(52)</sup> Par sa résurrection, Jésus entre dans le temps de la fin ; pour lui, le premier, l'eschatologie est déjà réalisée.

L'insistance des premières communautés chrétiennes sur l'eschatologie déjà réalisée pour Jésus transparait dans leur insistance sur l'attente de la *Parousie*. Après avoir montré, face à ses auditeurs juifs, que Jésus-le-crucifié était malgré toutes les apparences le Messie et qu'il a déjà été manifesté comme tel par la résurrection, les communautés primitives vont s'attacher à la « venue dans la gloire » du Ressuscité. C'est là, à ses yeux, une *conséquence nécessaire* de la Seigneurie de Jésus : sa Seigneurie sera un jour présentée au monde entier. L'Église primitive ne s'est pas contentée de penser à une « justification » seulement céleste du Ressuscité par Dieu. Dieu devra bien aussi manifester « son Christ » à la face de l'univers entier. Ce Christ, agissant d'abord dans l'abaissement et maintenant exalté, *viendra* un jour dans la puissance et la gloire, afin d'achever son œuvre, c'est-à-dire apporter aux croyants le salut intégral et aux autres le jugement.

Il faut donc bien comprendre la « nouveauté » du temps (eschatologique) et de la mission (royale) du Ressuscité. Un seuil est irréversiblement franchi, mais cet « irréversible » n'est pas de nature à briser le lien avec la figure historique de Jésus. Car la nouveauté n'est pas absolue, puisqu'elle ne supprime pas une réelle continuité entre Jésus et le Ressuscité. Il faut en effet rappeler clairement qu'aux yeux des premiers chrétiens, « lorsque Dieu ressuscite Jésus, cet acte a d'abord valeur de *ratification de sa vie et de sa mission*. Au lieu de vider de tout sens son existence terrestre, bien au contraire elle l'authentifie. Dieu signifie par là qu'il était déjà à l'œuvre dans ce que Jésus disait et faisait. » <sup>(53)</sup> La nouveauté radicale de Pâques est inséparable du Crucifié, car elle rend cette vie et cette mort « dernier », « définitif », « universellement valable ». <sup>(54)</sup>

### 3. *Ressuscité pour nous...*

Quel sens donner encore à l'existence du Maître disparu ? Pour les disciples d'Emmaüs, c'est l'espoir déçu, le désarroi, le vide. Pour les femmes qui se rendent au tombeau le matin de Pâques, c'est le souci de maintenir son souvenir vivace. Ce type de réaction résume assez bien l'état d'esprit de beaucoup qui aujourd'hui se réclament du Christ et du christianisme. Après tout, la mort n'enlève pas toute valeur à l'existence de Jésus. Malgré l'échec de sa mission, on peut continuer à éprouver de l'admiration pour sa personne et rester frappé par l'élévation de

<sup>51</sup> Voir l'importante étude de M. GOURGUES, *À la droite de Dieu. Résurrection de Jésus et actualisation du Ps 110,1 dans le Nouveau Testament* (coll. *Études bibliques*), Paris, Gabalda, 1978, en particulier les pp. 209-218. On en trouvera les éléments essentiels dans M. GOURGUES, *Les psaumes et Jésus - Jésus et les psaumes* (coll. *Cahiers Évangile* 25), Paris, Cerf, 1978. Voir aussi M. GOURGUES, *"Je le ressusciterai au dernier jour". La singularité de l'espérance chrétienne* (coll. *Lire la Bible* 173), Paris, Cerf, 2011.

<sup>52</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 83-84.

<sup>53</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 85.

<sup>54</sup> Ce point sera développé longuement dans la troisième journée de ce module.

son enseignement. Ses valeurs méritent respect et imitation. « La survie de Jésus est ici à l'image de celle de tous les hommes remarquables : elle se mesure à l'intensité du rayonnement de leur carrière terrestre et à l'extension de leur postérité historique. Concevoir sur ce type sa relation à Jésus, c'est en quelque sorte faire l'économie de la Résurrection, — et c'est courir grand risque de réduire le christianisme à une morale. »<sup>(55)</sup>

Comme on le verra la fois prochaine, la christologie a, curieusement, favorisé la tendance moralisatrice du christianisme. Pendant des siècles la christologie savante et la spiritualité populaire ont accentué le thème de l'Incarnation rédemptrice (cf. le cantique *Minuit chrétien*), en présentant l'événement du Vendredi saint comme un point d'aboutissement. Notre salut était acquis par la seule mort de Jésus sur la croix. La suite n'intéresse plus que lui, car, sans conteste, il convenait suprêmement que Dieu ne l'abandonnât pas dans la mort. En ce qui nous concerne, sa résurrection était une approbation divine de ses enseignements. « Maître de sagesse extraordinaire, Jésus le demeure même si sa vie aboutit à une mort absurde : ses disciples, sans se dissimuler cet apparent échec, peuvent y lire du moins le modèle d'une fidélité exemplaire jusqu'à l'extrême et entrevoir la fécondité contagieuse d'un tel geste, ou simplement sa noblesse. »<sup>(56)</sup> Bref, « pour nous les hommes », un salut « exemplaire » !

Or, quand on examine les premières formulations du kérygme, l'annonce missionnaire originelle que Dieu a ressuscité Jésus est en dernier ressort *une parole pour nous*. Ce que Dieu a fait concerne Jésus, mais ne concerne Jésus que pour nous atteindre nous. L'action de Dieu en faveur de Jésus, c'est « afin de donner à Israël la conversion et la rémission des péchés » (Ac 5,31). « Convertissez-vous donc... pour la rémission de vos péchés » (Ac 2,38). « Convertissez-vous donc... pour qu'il vous envoie le *Messie qui vous est destiné*, Jésus » (Ac 3,20). Ce qui arrive à Jésus-arraché-au-tombeau est envisagé en fonction des hommes et de leur accès à la paix, au salut, à la libération du mal. Ce sera l'objet de notre prochaine journée, où nous réfléchirons sur la spécificité « chrétienne » du « salut ».

Pâques n'est pas un commencement absolu. Le message chrétien ne fait que tirer au clair, dans la lumière de Pâques, ce qui s'annonçait déjà en vérité dans le comportement historique de Jésus. Cette conviction est si profonde chez les premiers disciples que la tradition évangélique n'a pas craint d'en tirer les conséquences en faisant affleurer, tout au long de son récit sur Jésus, ce qui de son vivant était apparemment resté dans l'ombre. Les évangélistes vont donc mettre au jour le sens caché de ce que Jésus avait dit ou vécu. De sorte que pour comprendre réellement un évangile, il faut commencer par la fin : la résurrection du supplicié de Nazareth est un spot de 4000 watt illuminant le moindre détail du récit évangélique.

<sup>55</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 72.

<sup>56</sup> J. MOUSON, *Genèse de la christologie dans le Nouveau Testament ...*, op. cit., p. 73.